

Vladimir NABOKOV

La Défense Loujine

NABOKOV, Vladimir, *la Défense Loujine*. (1930). Traduit du russe par Génia et René Cannac. (1964). Présenté et annoté par Alexandre Dolinine et Bernard Kreise. Avant-propos de Nabokov (décembre 1963). Paris. Gallimard, La Pléiade. 1999. Pages 355 à 529.

Nabokov (1899-1977), avec l'argent que lui avait procuré *Roi, Dame, Valet*, s'empresse de partir à Boulou, dans les Pyrénées-Orientales pour s'adonner à une de ses grandes passions : la chasse aux papillons. C'est là, en 1929, qu'il entreprend son troisième roman, *la Défense Loujine*, publié en 1930.

Le livre s'ouvre sur une discussion entre un père et une mère qui tremblent de peur à l'idée d'annoncer à leur fils de 10 ans qu'il va désormais se passer de sa préceptrice française pour fréquenter l'école. L'enfant s'enfuit, retourne à la campagne, mais Loujine, le père écrivain, ramène Loujine fils en ville. Celui-ci s'intéresse vaguement aux mathématiques, goûte la prestidigitation et la musique, mais reste totalement retranché en lui-même, sans communication, ni affection pour personne, sauf pour une tante qui lui a offert des livres de Jules Verne et Conan Doyle. Après avoir découvert un jeu d'échecs dans le bureau de son père, il manque l'école pour la voir en cachette, lui demande de lui apprendre à jouer aux échecs, et lors d'une de ses visites imprévisibles, alors qu'elle doit sortir, sa tante le confie à un vieil ami qui fait quelques parties avec lui et lui prédit : « Vous irez très loin, très loin » (384). Loujine devient effectivement un grand maître et pendant dix-huit ans domine la scène mondiale des échecs, jusqu'à ce que, en perte de succès, il fasse une dépression. Une jeune femme amoureuse du personnage, l'épouse et tente de l'éloigner du jeu fatal, sans succès.

La narration, à la troisième personne, est faite une fois l'histoire achevée, comme l'indique les innombrables « bien des années plus tard ». Nabokov, qui était lui-même un problémiste réputé, bien qu'il ait souligné que « la composition de problèmes d'échecs est un art magnifique, complexe et stérile » (in *Autres Rivages*, 1951), confie cependant dans l'Avant-propos que ce livre est de tous ses livres russes « celui qui contient et dégage la plus grande chaleur » ! Mais malgré l'insistance sur le caractère poético-mathématiques et musical de cet « art », l'aspect artificiel du livre, ce côté fabriqué à partir d'un concept même si l'auteur y introduit des souvenirs personnels – que le lecteur ne peut relever que grâce à ce genre d'édition critique – est d'une lourdeur étouffante ; ajoutons à cela un personnage obsessionnel et maniaque, auquel on n'arrive pas à s'intéresser, et tout est là pour provoquer un ennui mortel. Sans compter qu'on retrouve ici les manies relevées dans ses deux premiers romans, véritables « tics stylistiques » dont le moins agaçant n'est pas ce maniérisme répété *ad nauseam* qui consiste à humaniser les choses : « le trottoir glissa » (448) ou « le buffet émit un long tintement désapprobateur » (457), tandis les personnages sont réduits à des pantins, sans chair ni corps. Et passons sur la conception romantique tarte à la crème de l'artiste maudit.

Citation

« Subitement, sans crier gare, une corde se mit à chanter doucement : une pièce de Turati avait occupé une diagonale. Mais aussitôt l'instrument de Loujine fit entendre à son tour une mélodie presque imperceptible. L'espace d'un instant, de mystérieuses possibilités dessinèrent comme une modulation, puis ce fut de nouveau le calme : Turati recula, battit en retraite (...). Turati se décida enfin, et aussitôt une sorte de tempête polyphonique se déchaîna sur l'échiquier. Loujine y cherchait avec opiniâtreté la petite note dont il avait besoin pour en tirer, à son tour, en l'amplifiant, un tonnerre d'harmonies. » p.443-444.